

klorique, car, comme le notent aussi bien Ghislain Ripault que Fabienne Pavia, celui qui contemple l'image, la photo, le cliché, y est tout entier absorbé, homme et écrivain, sens en éveil. Et, tel l'arbre des Buttes Chaumont un jour visité, il disparaît avec eux.

**Jérard Le Gouic, *Passant* (Telen Arvor)**  
Trois parties composent ce recueil qui parle de la mort sur un ton étonnant. Dans la première, il est question de cimetières, des tombes qui sont un fabuleux terrain de jeux pour les enfants. Textes brefs, presque aphorismes « On mesure sa solitude au nombre des tombes à leur air. » pour prendre le pouls de l'enclos : « un livre de pierre ouvert au mot Fin. Le frissonnement des fleurs, seule ponctuation du texte. » La deuxième partie qui donne son titre à l'ensemble, est une série d'apostrophes au Passant à qui s'adresse celui qui est sous la dalle. On y cultive le paradoxe, l'oxymore, le rire amer : « Passant / je déclarais que je n'étais rien / j'avais raison ». Et la dernière partie est un « Eloge des veuves » qui redonne à la vie la place qu'elle mérite « la veuve devient à elle seule le couple ». On traverse le recueil comme on visite le Père Lachaise, tout à la fois étonné, amusé même, et grave, recueilli, à l'écoute de cent destins dont on ne sait rien d'autre que le seul mot de la fin, et vaguement inquiet d'y reconnaître la sienne.

**Philippe Mathy, *Veilleur d'instant* (L'Herbe qui tremble)**  
Le recueil est sous-titré « poèmes de Pouilly-sur-Loire » et c'est presque inutile tant le fleuve et les paysages qu'il traverse sont là à chaque instant, presque dans chaque mot ; à la fois miroir des pensées de celui qui les contemple et sereine permanence des choses quand l'âme, elle, est amputée des absents. Il y a du ressourcement dans les premières pages, de la consolation, quand le doute, le désespoir submergent : « Je demeure assis / ne sachant comment / survivre à mes rêves ». Petit à petit, jour à jour, les fenêtres s'ouvrent, les fleurs de printemps rient dans les remous du fleuve « Tout chante autour de moi / il me manque ton visage » et bientôt nous gagne « l'ivresse d'être ici ». La lumière se fait plus vive « c'est l'été / en nous / la voix basse du bonheur ». Mais la Loire n'est pas un paysage comme les autres, il y a, omniprésents, ambivalents, ces bancs de sable où « nichent des oiseaux venus d'Afrique / blancs comme la mémoire / où demain jettera son encre » mais ce futur est aussitôt nuancé par la raison : « route jamais accomplie / vers cette promesse d'île ». Car le sable est en nous, « ensablés », incapables de rejoindre les sternes, simples contemplateurs des berges. Au bord du beau, du bon, de la paix, nous ne pouvons encore nous y fondre. Il faut que s'opère la transmutation, que l'absent qui nous leste se fasse paysage « tôt le matin / des flocons

de brume / sur le fleuve // pas d'un ange / dont on ne sait / s'il nous habite / ou s'il nous a quittés ». Disons-le tout net : c'est un recueil formidable, au charme envoûtant, d'une poésie toute en demi-tons qui sonne juste, avec quelquefois des réminiscences d'André Frenaud (la Loire n'est pas loin de la Bourgogne et il y a des vignes à Pouilly). Il est cadencé par les superbes peintures de Pascale Nectoux. Le dernier poème, qu'on voudrait reproduire en entier, mais non, il ne faut pas, dit le miracle accompli « un affluent nous a rejoint / au seul souci / de se mêler à notre eau. // Nous avançons plus forts. »

(Lire aussi *Dia*, Jacmo page 139.)

**Jan-Claude Martin, *D'eux, nouvelles à jouer* (L'Aiguille)**  
Ce n'est sans doute pas une forme inédite (on pense à Allais, à Tristan Bernard), mais elle est ici parfaitement mise en œuvre : des nouvelles, c'est-à-dire des histoires, ou des bribes d'histoires, entièrement dialoguées (encore que les didascalies portent aussi leur lot de nuances, de clin d'œil au lecteur, à préciser par exemple systématiquement l'âge des personnages tout en signifiant que cela n'a guère d'importance) et donc interprétables sur une scène (ce qui est d'ailleurs le cas). Les

personnages sont au nombre de deux, trois par exception, mais il arrive que des figurants fassent entendre leur poids de silence, ainsi dans la première saynète qui voit deux brancardiers bavarder tout en rassurant de temps à autre leurs patients respectifs. Le ton est à la satire sociale, à l'absurde, mais cette absurdité peut devenir inquiétante voire cauchemardesque. Si l'on s'amuse, c'est jaune (ah non, c'est rire qui peut se faire jaune, mais vous voyez, non ?). Il y a aussi beaucoup d'ironie, ainsi de ces amants qui se donnent du « mon ange » / « mon rêve » tout en consultant leurs agendas pour caler leur prochaine rencontre, ou ce médecin qui se pique de photographie, amené à examiner un patient qui dirige une galerie d'art. D'ailleurs les rapports de pouvoir dans le domaine artistique sont plusieurs fois explorés de même que ceux du monde médical, le plus drôle étant sans doute celui où deux « grands malades » se disputent l'honneur d'être le plus atteint. Le tout forme un réjouissant recueil d'humour noir, lequel, chacun le sait, est la manière la plus élégante de crier son désespoir. On aimerait tous qu'un dôme nous protège des horreurs du monde réel. Mais allez donc appeler le service après-vente quand ça se fissure...

